N° 6. 15 Octobre 1868 Ire année

LE PEUPLE POLONAIS

ORGANE DE LA DÉMOCRATIE POLONAISE — PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix du numero : 30 centimes.
Abonnement pour les huit numéros de l'année 1868 (y compris les frais de poste) :
En Suisse — 2 fr. 15 c.; s'adresser au Bureau de la Rédaction, r. du Mont-Blanc, 3, à Genève.
En France — 2 fr. 40 c.; s'adresser à la librairie de Luxembourg, 16, rue Tournon, à Paris, ou à M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine, à Paris.
En Italie — 2 fr. 25 c.; s'adresser à M. Ermanno Löcher, libraire, à Florence.
En Belgique — 2 fr. 40 c.; s'adresser à M. Muquardt, libraire, à Bruxelles.
En Allemagne — 2 fr. 60 c.; s'adresser au bureau de la Rédaction.
En Turquie — 2 fr. 80 c.; s'adr. à M. S.-H. Weiss, libr., grand'rue de Péra, à Constantinople.
En Angleterre — 3 fr. 20 c.; s'adr. à M. Zabicki, Sandwich str. Burton Crescent W.-C., London.

Dépôts principaux :
A Genève, H. Georg, libraire; — *à Vevey*, Benda, libraire; — *à Berne*, Dalp, libraire; — *à Saint-Gall*, Hubert et Ce, libraires; — *à Bâle*, H. Georg, libraire; — *à Milan*, H.-F. et M. Münster, libraires; — *à Turin*, Erm. Lœscher, libraire; — *à Florence*, la même maison; — *à Naples*, Bocca fratelli, libraires; — *à Bruxelles*, Muquardt, libraire; — *à Liege*, Gnude, libraire; — *à Montpellier*, Félix Segim, libraire; — *à Bordeaux*, Henri Muller, libraire; — *à Marseille*, E. Camoin, libraire; — *à Lyon*, Scheuring, libraire; — *à Paris*, A. Franck, libraire, rue Richelieu, 67; Librairie du Luxembourg; M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine,; — *à Londres*, Trübner et Ce, Paternoster Row, 60; — *à Constantinople*, S.-H. Weiss, 323, grand'rue de Péra.

L'INSULTE QUI HONORE ET LA MALÉDICTION QUI PORTE BONHEUR

On dit que l'ex-reine d'Espagne a répondu aux insistances de quelques-uns de ses amis, qui lui conseillaient de sauver la monarchie en sacrifiant son homme de ménage : « Non, jamais! D'ailleurs je tiens peu à ce que mon fils règne sur *ce peuple de brigands et de voleurs!* »

Grande, généreuse femme! Puisse Alexandre II suivre son exemple, lui qui, fût-il catholique, aurait certainement bien mérité sa *rose*..... Et nous, qui tenons tant à notre honneur national, nous lui saurions aussi gré d'une telle insulte que les Espagnols s'y sont montrés indifférents.

Et puis cette *rose!*... O saint père! vous qui maudissez les Italiens avec tant de succès, rappelez-vous que, maudit par votre prédécesseur, le général Bonaparte a passé par *Millesimo*, *Montenotte*, *Lodi*, *Rivoli* et *Marengo;* mais que lui-même, sacré et béni, passa la *Bérésina* pour arriver à *Waterloo*, et de là à *Sainte-Hélène*... Vous-même, rappelez-vous le succès de vos bénédictions de Maximilien et de sa femme?..... Les Polonais eux-mêmes ont eu leur petite part de cette malédiction en 1830, et ils ont eu plusieurs batailles gagnées, tandis qu'en 1863 *vous avez prié pour nous*...

Et puis cette *rose!*

O saint père, pitié! pitié de nous! — Vous dites que vous *aimez* la Pologne? Eh bien, *maudissez-la !*....

A chaque propos vous protestez de votre amour pour notre pays :

Une petite *rose* pour notre vertueuse aristocratie!

Une petite *rose* pour votre clergé en Pologne!

Un peu de vos *bénédictions* pour le czar, et quelques *Ave Maria* pour le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche... Voyons, que cela vous fait-il, bon père? *maudissez-nous*...

Et vous, Espagnols, à qui nous portons envie pour tant de bonheur, soyez heureux! Après tant de souffrances et tant de bravoure, votre bonheur d'aujourd'hui est bien mérité.

Après nous, c'est vous, Espagnols, qui étiez les plus calomniés. Puissions-nous au plus tôt répondre à nos calomniateurs, comme vous venez de répondre aux vôtres.

LA PREMIÈRE BRANCHE D'OLIVIER

« Qu'attendons-nous de nos amis ?... Nous demandons que la presse démocratique de l'Europe soutienne *la démocratie polonaise*, qu'elle dise avec nous à nos diplomates : « Nous sommes *pour le peuple polonais*, par « conséquent, nous sommes *contre vous et vos menées*. »

Voilà ce que nous avons écrit dans le premier numéro de notre feuille; voilà tout ce que nous ambitionnons!.. Durant les six mois de notre travail, une trentaine de journaux, plus ou moins importants, ont parlé de notre publication, plusieurs même avec beaucoup de sympathie, ce dont nous leur savons gré, mais *pas un* n'a répondu à l'appel que nous venons de citer.

Après l'avoir lu, peut-être approuvé même, les uns continuent à prodiguer des louanges à Czartoryski et à ses familiers; les autres soutiennent, comme avant, qu'en Pologne il n'y a que la noblesse esclavagiste et le clergé fanatique, et que le peuple déteste sa patrie et adore le czar « émancipateur. »

Ce n'est pas autre chose que nous pouvions attendre de ces journaux; la liste de *leurs amis* étant depuis longtemps arrêtée, il n'y avait pas de place pour des nouveaux venus, surtout pour ceux qui osent s'attaquer aux hommes qui sont *reconnus* par ces journaux comme « soutiens et appuis » de la démocratie.

Ainsi nous sommes-nous patiemment attendus à *d'autres*, et nos espérances commencent à se réaliser. Nous lisons dans *la Liberté* (de Genève), journal des radicaux progressistes :

« Nous exprimons toutes nos sympathies au journal *le Peuple polonais*. Les vaillants rédacteurs de cette feuille vraiment démocratique, nous paraissent porter la discussion de la « question polonaise » sur un terrain tout à fait nouveau et tout à fait *propre à lui conquérir l'estime et l'appui de la démocratie sociale européenne.* Trop longtemps, la cause de la Pologne n'avait été défendue que dans l'intention de faire triompher les coryphées des anciens partis de la noblesse et du clergé. *Le Peuple polonais*, en combattant les intrigues de ces partis, *relèvera la cause de la Pologne aux yeux de ceux qui étaient disposés à l'oublier pour punir ce pays de n'être que catholique et théocratique.*,

(*La Liberté*, n° 40).

C'est notre *branche d'olivier !*... A la lecture de ces quelques mots bienveillants, peut-être au-dessus de nos mérites, nous avions le cœur rempli de joie et d'orgueil.

De joie, parce qu'ils nous ont prouvé que notre langage et nos tendances sont assez clairs pour qui n'a pas le parti pris de ne pas nous comprendre.

D'orgueil, parce que nous avons « relevé la cause de notre patrie » aux yeux du parti *le plus populaire* d'un pays *le plus libre et le plus démocratique* de l'Europe; du parti qui, seul au milieu du démocratisme à bon marché, a osé franchement arborer sa bannière de « la république démocratique et sociale. »

Nous nous enorgueillissons non-seulement parce qu'un parti coreligionnaire nous a tendu la main, mais bien plus encore parce que nous venons de gagner la sympathie pour notre Pologne, d'un parti qui seul, à notre conviction, a de l'avenir, parce que seul il s'appuie franchement et sans arrière-pensée sur *le peuple*.

Ch. B.

DES PARTIS POLITIQUES EN POLOGNE

(Suite)

La démocratie

I

« Les peuples slaves et antes (populi Sclavoni et Antæ) n'obéissent à aucun maître, et vivent depuis longue date en *communauté;* tous les produits et toutes les pertes sont partagés en égales parties entre tous (1). »

Telle était la vie de notre peuple il y a douze siècles; comparez-la avec l'état actuel de nos paysans, et vous aurez une réponse à la question : pourquoi la Pologne n'existe plus.

Abstraction faite du brillant passé d'une autre moitié de la nation, laissant de côté les sciences, la littérature et les arts qui ne se développaient que parmi la *szlachta* (noblesse), la vie millenaire du *peuple*, des paysans, n'était qu'une transmutation lente et systématique de cet état libre et patriarcal à l'état d'esclavage et de misère qui règne actuellement dans nos villages.

Le général Mieroslawski, dans son *Histoire de la commune polonaise* (2), divise le temps de ce pillage systématique du peuple polonais en cinq périodes, à savoir :

1re. — Depuis le détachement du peuple polonais de la famille commune des Slaves, jusqu'à l'introduction en Pologne du christianisme latin, de pair avec la dynastie militaire. — C'était la période de la domination des communes slaves.

2me. — Depuis les premières *conséquences* de l'intervention latine jusqu'à la diète de Vislitza; depuis le milieu du Xme siècle jusqu'à 1347. — C'était l'époque de la séparation économique d'une partie de la population (de szlachta) du régime traditionnel des communes et sa subordination au régime latino-germanique.

3me. — Depuis le statut de Vislitza jusqu'au commencement de la grande guerre sociale qui commença en 1648. — C'était la période des violences de *szlachta* sur les communes rurales, *tolérées* par le pouvoir exécutif. Légalement les deux parties de la nation (les propriétaires communaux (le peuple) et les propriétaires individuels) ont été égales, mais la dernière manifestait la tendance de se substituer à la commune libre et naguère souveraine.

Mieroslawski appelle cette période : **Ascenston de la démocratie politique aux dépens de la démocratie sociale; période de la grandeur de l'État, et de la déchéance du peuple.**

(1) Bandtkie. *Dzieje Królestwa polskiego.*
(2) Publiée à Berlin en 1856.

4e — Depuis le commencement de la guerre sociale jusqu'à l'anéantissement de l'État, de 1648 à 1772.—Après une lutte civile, longue et acharnée, la démocratie politique (szlachta) triomphe sur la démocratie sociale. Le *vaincu* est réduit à l'esclavage; le *vainqueur*, comme tel, s'affuble des titres et des privilèges féodaux, triomphe, s'effémine, se déprave et périt misérablement en entraînant dans sa chute le peuple et la patrie.

5me. — La période de la démocratie renaissante, de la démocratie *sociale et politique*.

« La question sociale est inséparable de la question politique. — Pas de démocratie sans socialisme, pas de solution possible pour les tendances sociales sans l'affranchissement politique des peuples. »

Ce sont les paroles du meilleur coryphée de la démocratie moderne, du Dr Jacoby. Mais si l'Europe est arrivée à ce dernier mot de notre époque par une série de raisonnements, nous autres Polonais nous y sommes parvenus par la voix du cœur, par nos douleurs séculaires. Nous l'avons trouvé en relisant pour la centième fois notre histoire...

C'est elle qui nous a enseigné que la vie dix fois séculaire de notre république n'était qu'une lutte sans relâche des deux éléments sortis d'une même source: la lutte de la *démocratie politique* agissant au nom du principe de la liberté individuelle qui lui fut inculqué par le latino-germanisme, avec la *démocratie sociale* défendant ses droits traditionnels et sa liberté de communes.

La première, comme on le sait, a vaincu la dernière, mais elle-même depuis lors :

« .. elle se couche dans l'oisive corruption de deux règnes saxons, et son *dernier réveil* dans la confédération de Bar, dit Mieroslawski, n'était plus que le suicide d'un homme d'honneur que ses vices ont empêché de dégager sa parole (qui était celle de défendre la république). »

Tous nos malheurs sont là : la Pologne a divisé les deux principes que, de nos jours, on déclare inséparables...

Le problème donc que notre démocratie a à résoudre est simple : c'est à *unir* ce dont la division et l'antagonisme a causé la ruine de l'État et l'esclavage du penple.

Unir, mais comment?

La division fatale a survécu à la perte de l'indépendance nationale.—La szlachta ne rêve que l'affranchissement politique sans toucher à ce qu'elle appelle *organisation* sociale, et ce qui n'est que la *désorganisation;* le *peuple* tient *avant tout* à son affranchissement économique.

On le voit, le *sacrifice* est inévitable; mais de la part de qui?

Là-dessus la démocratie devait consulter la raison et sa conscience.

La raison s'est depuis longtemps prononcée: si la noblesse, abandonnée à elle seule, n'a pu *defendre* la république, il est plus qu'évident que ses forces ne suffiraient pas pour *délivrer* la patrie. Mais si la raison nous avait amené même à une conclusion toute contraire, nous aurions notre conscience qui se révolte à la simple supposition de sacrifier les vingt millions de peuple à une centaine de milliers d'hommes coupables d'avoir perdu la patrie!

Ainsi avons-nous vu la démocratie régénératrice de la Pologne, qui n'a pas hésité de prendre pour le point de départ de son activité non la soi-disant brillante démocratie *politique* qui, à l'heure qu'il est, n'est qu'une caste isolée et condamnée, mais la démocratie *sociale* oubliée et méconnue.

Mais qu'est-ce que c'est que cette démocratie?

Les historiens *nobiliaires* de la Pologne ont soin de n'en pas parler, et ils ont l'air de la méconnaître même; pour les historiens européens, c'est une partie de la nation dont l'histoire est sombre, contradictoire; n'en voyant pas la portée politique, ils s'en débarrassent par une phrase accommodante : « *c'était de l'esclavage.* »

Pas tout à fait, Messieurs!

« Ceux des publicistes étrangers, dit Lelewel, dont le génie personnel a pu corriger le sens et l'éducation *féodalistes*, se sont facilement aperçus de ce contraste. — Hallam, Roepel, Mably, J.-J. Rousseau, parfois Rulhière lui-même, malgré la brillante légèreté de son jugement et une ignorance qui était celle de son milieu, ont bien vu que, sous cette peinture de hiérarchie latine, reposait de temps immémorial une immense et indestructible association de possesseurs fonciers. en régime ni féodal ni communiste, mais *mutualiste*. »

Voilà le mot : notre économie sociale n'était ni féodale comme en Occident, ni communiste comme chez les Slaves de l'Orient.— La terre appartenait bien à la commune et restait inaliénable, mais, pour son exploitation, le sol cultivable était réparti entre les familles en raison du nombre de leurs membres.

Ce domaine de la commune était de trois sortes (1).

1° Le *domaine commun et indivis* des forêts, des pâturages et des étangs;

2° Le *domaine administratif,* commun aussi, mais par convention. De son produit vivaient les magistrats, les prêtres, les infirmes, les veuves et les orphelins. Ce domaine, cultivé par la piété publique, alimentait encore les greniers de réserve, et, sous le nom de *subside* (zapomoga), assurait des semences à tous après les années de mauvaise récolte, ainsi que des instruments et des bêtes de travail à tout établissement nouveau.

3° Les *terres arables* distribuées. comme ateliers de culture, aux familles *ou morcelées entre ses membres,* selon leur volonté et leur humeur.

C'est cette faculté de morcellement, compliquée par la *tolérance de l'hérédité de possession,* qui distinguait l'économie de la Slavie occidentale de celle des Slaves d'Orient, qui était purement communale.

« C'est à cette faculté que, selon les partisans de la propriété parcellaire, la Slavie polonaise doit sa prééminence parmi les autres nations de cette race; mais, ajoute Mieroslawski, en même temps elle lui doit ce dégagement d'un patriciat autochthone qui, y suppléant à la conquête étrangère, a dû fatalement finir par étouffer sous son poids parasite les couches inférieures de la société. »

Certes cette faculté c'était la liberté, mais une liberté par trop primitive, n'étant réglée que par l'*habitude* et la bonne foi Ainsi c'est elle, cette liberté précisément qui a ouvert les portes de la commune slave à l'ennemi mortel de ce régime antiféodal, au latino-germanisme.

« En effet, dit l'auteur de la *Commune polonaise,* l'introduction du christianisme hiérarchique, dynastique et féodal dans la Pologne, n'eut d'abord pour résultat que la conversion de la démocratie rurale en fiefs militaires de l'empire germanique et le partage des terres communes entre les courtisans du clergé. Le plus clair du baptême de Mietsislas Ier se réduit à l'hommage que cet *Incas* léchite prêta à Othon Ier comme duc de saint-empire romain, et le plus net de la venue du Christ dans ce pays se traduit en dépouillement des frugales idoles de *Jesse* (l'Être) au profit d'abbayes aussi nombreuses que voraces. »

C'est ainsi que furent accaparées toutes les terres communales. C'était du vol, c'était du pillage; mais c'est par la voie de *terres morcelées* que la démocratie sociale a reçu son coup mortel.

La part du sol distraite de l'exploitation d'une famille pour l'un de ses membres s'appelait *vloka* ou *lesza*, et désignait une certaine étendue de terre arable par un seul cultivateur, d'où le possesseur, ainsi séparé, prit le nom de *z leszy*, et par corruption *lechita* ou *szlachcic* (2).

Ces propriétaires *individuels*, en désirant s'affranchir de la commune, ont offert les premières armes au latino-germanisme dans ses attaques contre le régime «*mutualiste*» de l'ancien peuple polonais.

Cette entente ne fut d'abord que purement *morale*, mais bientôt elle se transfigura en alliance offensive du clergé, de la dynastie et de la *szlachta*.

Le catholicisme et la dynastie ont nécessairement produit des guerres; il a fallu créer des armées.

Dans le principe, tous les citoyens participaient également à la défense du territoire, mais la tactique exclusivement équestre de cette époque n'admettait dans les armées que les citoyens montés et capables de s'équiper à leurs frais. Or, les communes rurales ont volontiers renoncé à ce privilége au profit de la *szlachta*, ce qui rejetait sur commune l'obligation de cultiver les champs des guerriers absents. Et le léchite se transforma sournoisement en espèce de *noble*.

Rien de plus étrange depuis lors que les rapports des communes avec la szlachta. — *De jure*, le szlachcic et sa terre dépendaient de la commune; *de facto*, la commune faisait la corvée au profit de szlachcic.

La collision fut inévitable, et elle prit les proportions d'une véritable guerre civile quand la szlachta a trouvé une nouvelle force dans le partage de l'empire de Boleslas III entre ses descendants.

Cet état anarchique se termina avec le rétablissement de l'unité. Le meilleur des rois de Pologne, Casimir III, que la szlachta appelle avec dédain *roi des paysans*, mit fin à cette anarchie par la convocation de la diète de *Vislitza*, laquelle devait régler les rapports de denx parties de la nation.

Relativement c'était une amélioration du sort des campagnards, mais en réalité ce fut le premier pas vers leur assujettissement légal. Le statut de Vislitza, tout en reconnaissant l'*égalité* des citoyens (*civis*), prescrit aux communes un jour de travail par semaine au profit de la szlachta.

Délivrée du travail « avilissant, » la szlachta a pu s'adonner désormais à son activité favorite, et elle a rempli le monde de la gloire de son arme. Peu à peu, toute la vie politique de la nation se concentra dans ses mains, mais cela ne lui suffisait plus : l'appétit vient en mangeant! — A l'exemple de son modèle, de la *chevalerie* occidentale, dont les idées lui furent inculquées par le clergé latin, — les léchites n'aspirent qu'à la soumission absolue des communes rurales.

Les circonstances politiques leur furent trés-favorables. La dynastie de Piast fut éteinte, et le trône vacant resta à leur disposition. La szlachta a commencé son commerce éhonté de la couronne, et c'est ainsi qu'elle a acquis son pouvoir souverain sur la nation. Mais elle ne s'en contente pas; il lui faut la soumission absolue de la commune. La réunion de la Lithuanie et de la Pologne lui aide à cette fin.

Cette union se fait sous condition *d'égalité complète* entre les deux nations sœurs : l'aristocratie dynastique (issue des maisons princières de Gedimine, en Lithuanie, et de Rurik, en Ruthénie) acquiert tous les *priviléges* de la noblesse polonaise. Unies et égales, elles s'entr'aident mutuellement dans leurs attaques contre les communes polonaises et ruthènes.

Désormais le paysan ne voit d'autre salut pour son indépendance personnelle que dans la désertion de son état agricole et dans l'en-

(1) *Stosunki rolnicze w Polsce*. Adam Krysztopor.
(2) *Stosunki rolnicze w Polsce*.
L'historien Ch. Szaynocha et après lui toute une phalange de ses disciples, s'appuyant sur les appréciations philologiques, considèrent les *Léchites* comme un peuple à part et de même origine qu'étaient les *Varègues* et leur font envahir et conquérir les communes slaves en Pologne. Bien qu'une telle hypothèse ne soit confirmée par aucun fait historique pour nous elle ne change en rien la question : *étrangers* ou *indigènes*. les Léchites, à l'époque de l'introduction du christianisme en Pologne, cultivaient la terre qui légalement appartenait aux communes rurales,— ce que confirment les diètes de Lenczytza et de Vislitza.

trée personnelle dans l'état nobiliaire, ce qui ne présente pas *encore* de grandes difficultés.

« En vertu de sa souveraineté civique. tout szlachciç s'attribuait, et dès lors *possédait* le droit d'admettre, sous le moindre prétexte à son blason (przyjąć do herbu) qui bon lui semblait.

« Ceux qui ne trouvèrent plus de vloka *libératrices et anoblissantes* (terre pour la propriété individuelle) dans les communes de la Pologne, se transportèrent en foule dans les immenses territoires de l'Est nouvellement réunis à la république. — Ainsi se couvrent de colonies de szlachta toute la Lithuanie et la Ruthénie. »

De vastes provinces léchites se dédoublèrent.

« La Masovie surtout, dit Lelewel, dernier apanage de Piasts restitué à la république, *essaima*. sous le nom de *zascianki* et d'*osady*, l'innombrable colonie de szlachta par tous les espaces de la Chrobatie, de la Ruthénie et de la Lithuanie. Dans ces communes d'association agricole et militaire, dont tous les citoyens portaient le même nom et le même blason, où chacun labourait, le sabre au côté, ne chassait qu'à cheval, et cultivait un peu mieux Tite-Live et Tacite que son champ; les plus riches avaient pour obligation inéluctable d'élever et de doter les enfants des pauvres, et de donner à ceux-ci, dans leur vieillesse. une hospitalité qui n'était acceptée qu'à condition d'effacer toute différence d'avoir entre l'obligé et son bienfaiteur. »

Un tel renforcement de l'élément de la *démocratie politique* par la masse du peuple effraya la szlachta, briguant une domination féodale absolue. Ainsi son programme se laisse dorénavant exprimer dans peu de mots :

Au point de vue national : *liberté et extension ;*

Au point de vue social : conflit et tendance à l'*oppression*.

A la vérité le statut de Jean Olbrecht (1), promulgué en 1496, abroge la plupart des libertés accordées aux cultivateurs par celui de Vislitza.

« Il défend aux kmieć (paysans) et à leurs familles d'abandonner leur commune sans *missionem* ou autorisation;

« Il n'admet qu'un seul fils de kmieć aux écoles, et retient tous les autres à la charrue paternelle;

« Il soumet les culivateurs (pour délits de police) à la juridiction du domaine neutre, c'est-à-dire du seigneur, et ne leur permet de comparaître devant les tribunaux de province que sous le patronage de ce dernier;

« Mais ce qu'il a y de plus grave et de radicalement subversif de la loi sociale, sous prétexte que *l'enrichissement leur donnerait à l'armée un rang que leur éducation ne leur permet pas de soutenir*, — il interdit aux kmieć et aux bourgeois (2) l'acquisition des domaines seigneuriaux. »

Cependant, jusqu'à 1573, jusqu'à la mort du dernier Jagellon, les rigueurs de ce funeste statut furent facilement éludées. Ce n'est qu'alors que la noblesse, émancipée de toute ombre de pouvoir, ayant à sa tête le fameux Jean Zamoyski (qu'elle appelle *le Grand*), sanctionna ces *décrets* du pouvoir exécutif, en les transformant *en lois* de la république.

Les citoyens libres (de jure) se transformèrent de facto en esclaves et furent obligés à *trois jours* par semaine de travail pour leurs... *concitoyens!*

En apparence, rien n'eût été changé, la violence a reçu seulement les formes légales; mais c'en fut assez : la démocratie sociale se décide de sortir de son rôle passif en s'occupant de la *politique* directement. Elle tourne sa faucille, sa hache et sa faux contre ses persécuteurs, et la Pologne entière retentit des révoltes connues sous le nom de *Rokosz*...

« Ce n'est que de cette guerre, dit Mieroslawski, guerre civile et sociale, que date la séparation du peuple et de la noblesse dans toute la Pologne, *car de ce moment seulement il y eut des vainqueurs et des vaincus.* »

Mais c'est depuis cette guerre aussi que date la chute de la république.

La noblesse, voyant l'insuffisance de ses propres forces, demande le secours du clergé catholique et précisément des *jésuites*.

Dans les provinces occidentales, confessant le catholicisme romain, la noblesse, à l'aide de cette arme redoutable, soumet le peuple en le réduisant à la misère et à l'ignorance, qui produisent à leur tour la division, la superstition et l'apathie abrutissante.

Autre issue produit ce moyen fratricide dans les provinces de l'Est. Les paysans ruthènes, confessant le culte grec, acceptent pour bannière de leur lutte sociale leur religion, et, poursuivis par la szlachta et les jésuites avec une atrocité *mouraviewienne*, ils se jettent dans les bras des czars de Moscou...

Le premier résultat du *triomphe* de l'oligarchie aboutit à la séparation de la moitié de la nation; tandis que l'autre, plongée dans l'ignorance, la misère et dans l'esclavage, un siècle après voit, les bras croisés, l'envahissement de son sol natal par une soldatesque allemande et russe.

Voilà ce que l'histoire millenaire de la patrie enseigne à la démocratie polonaise. Nous verrons dans le prochain numéro comment cette dernière-là a profité de cet enseignement. S.

(1) *Histoire de la législation slave et les annales primitives de la Pologne et de la Lithuanie.* Maciejowski.

(2) Il ne faut pas confondre la bourgeoisie polonaise avec le *tiers-état* occidental. — « Si Sieyès avait pu contempler le *tiers-état* judo-allemand des bourgades de la Pologne, — dit Mieroslawski, — et lui appliquer sa fameuse question, il se serait vraisemblablement répondu lui-même : « Pas grand'chose. » — C'est que l'industrie slave, agricole avant tout, — dit-il ailleurs, — manufacturière s'il en reste, *concevant le commerce comme simple pratique des échanges, mais nullement traficante*, ne comporte pas, dans sa formation naturelle, de classe moyenne et exclusivement citadine. »

Mieroslawski en conclut que, pour cette raison, « la démocratie polonaise ne pourra jamais comprendre la suzeraineté sociale des villes sur les campagnes; elle ne voit, dans toute fortune acquise par la spéculation bourgeoise, qu'une *fraude au profit des classes parasites* et une irréparable déperdition de la richesse nationale. »

(*Histoire de la comm. polon.*)

Correspondance

(Traduit du polonais)

Lwow, le 28 Septembre 1868.

Vous connaissez aussi bien que moi sans doute, l'origine de l'association pseudo-démocratique, que nos libéraux doctrinaires, MM. Szmitt et Smolka, ont prétendu opposer à la véritable Société Démocratique qui, sous la présidence de Mieroslawski, envahit de nouveau, depuis deux ans, tous les esprits regrettant de n'avoir pas voulu écouter cet invariable patriote de 1861 à 1864.

Cette prétendue démocratie, sans peuple et sans liberté, composée d'un peu plus d'une centaine de scribes et de *szlachçiç*, charmés de l'érudition du professeur Szmitt et des jérémiades patriotiques du vieux Smolka, ce casino de brâves gens à moitié sourds et plus qu'aux trois quarts aveugles, n'est au fond qu'un assez maladroit instrument de réaction entre les mains de notre fameux ex-gouverneur Goluchowski. Je dis maladroit, car, au lieu d'arrêter l'irrésistible progrès des enseignements de Mieroslawski, même dans une région aussi bien assurée que Léopol contre la grêle et l'incendie d'une pareille propagande, cette démocratie de carton peint vient de jouer plusieurs tours pendables à nos seigneurs, comtes et jésuites, si fiers de leur oligarchie sous les ailes de l'aigle des Habsbourg, depuis l'enterrement de l'insurrection de 1863.

Vous connaissez la commode doctrine historique du professeur Szmitt, homme très-docte d'ailleurs, sur cette admirable démocratie nobiliaire qui a fait de la nation polonaise ce que vous savez, sauf les malheurs de cinq démembrements. Tout a été et est pour le mieux dans notre société polonaise, surtout sous le sceptre des Habsbourg et depuis les libertés illimitées dont nous jouissons par la grâce de Dieu et de Sadowa.

Une seule voix, celle de M. Iskrzycki, a osé s'élever contre l'optimisme du savant professeur, mais elle a été étouffée sous les clameurs des démocrates satisfaits de MM. Szmitt et Smolka.

C'était au mois d'Août dernier, dans une séance solennelle, convoquée pour illustrer d'une députation *démocratigme* l'inauguration du monolithe de Rapperswyl, qui devait servir d'enseigne au patriotique industrialisme de votre éternel *comte Plater*.

Vous pensez bien qu'ici personne n'oserait douter tout haut des effets magiques que produira sur l'affranchissement des trois Polognes, russe, prussienne et autrichienne, cet obélisque noir, cette pierre mystique de la Kaaba, érigée sous les incantations d'un comte polonais, sur la terre de Guillaume Tell. Après cela, il n'y aura plus qu'à se croiser les bras et attendre *la publication à bon marché* par l'ingénieux impressario, des cantates, élégies et sermons prodigués aux mânes de la Pologne dans cette fête résurrectionnelle. Déjà Lwow commence à s'inonder de cette marchandise *platérienne*.

Aussi bien vous devinez que les *mieroslaviens* se tenaient coi et neutres dans la galerie. C'est à vous autres là-bas de crier sans cesse et sans pitié pour notre patriotisme de bonnes femmes, tout ce que ces noces après funérailles, tout ce que ces paroles sans actions, mais surtout ce qu'un pavillon généreux couvrant une marchandise qui ne l'est guère, peuvent causer de fausses émotions et d'énervantes illusions à un peuple qui aurait besoin de tout son bon sens et de la plus virile énergie, pour ne pas s'endormir pour l'éternité, en fumant l'opium de pareils spectacles.

Loin de moi la pensée de payer d'ingratitude les excellentes, sympathiques et fort éloquentes intentions des étrangers qui ne voyaient dans tout ceia qu'une occasion de manifester leurs nobles sentiments en faveur d'une nation amie; je constate seulement la dispense de travail propre que de pareilles manifestations fournissent ici à notre paresseux patriotisme. Dans une réunion récente, convoquée par un des hommes les plus honorés et les plus éclairés, pour tirer quelque parti pratique du vide retentissement de cette fête de Rapperswyl, voici ce que j'ai entendu répondre de tous côtés, à la proposition si logique de fondre notre schisme pseudo-démocratique dans le grand tout de la Démocratie polonaise, sous la présidence de Mieroslawski.

« Eh quoi! c'est aujourd'hui, lorsque *l'Europe entière* s'arme pour rétablir la Pologne, lorsque les plus grands orateurs de toutes les nations se sont assemblés à Rapperswyl pour faire triompher notre droit, lorsque l'empereur lui-même va venir exprès de Vienne pour nous affirmer tout cela de vive voix, — c'est à ce moment fortuné que vous voulez nous ramener au temps des complots démocratiques? — nous soumettre à la direction d'un homme qui ne rêve qu'insurrections, pour s'en faire le dictateur? Est-ce lui qui aurait jamais réussi à organiser *un congrès européen* pour le rétablissement de la Pologne, comme celui de Rapperswyl? Vive l'immortel, l'illustre, l'unique comte Plater! »

Je vous cite textuellement ces acclamations, proférées de la meilleure foi du monde, par des gens chez lesquels, un mois auparavant, le nom seul de ce cornac de Langiewicz, comme vous l'avez appelé quelque part, excitait un fou rire. Tâcher de leur expliquer aujourd'hui que cette fête de rhétorique mi-funèbre, mi-lyrique, n'était pas un congrès européen pour le rétablissement de la Pologne, sans frais ni soucis, c'est s'exposer ici aux plus fâcheuses épithètes.

La propagande démocratique de vos mieroslaviens a donc à subir ici un temps d'arrêt, qui aurait duré Dieu sait combien, si Sa Majesté apostolique et libérale avait eu la malice de l'étouffer tout à fait, en se rendant aux vœux et aux invitations enthousiastes de notre *démocratie nobiliaire*. — Il s'est trouvé, malheureusement pour ces vœux et ces invitations, des enfants terribles qui ont tout gâté. — En tête ce vieil enfant de Smolka qui, n'ayant pas réussi à se couper tout à fait la gorge dans un moment de chagrin, les uns disent patriotique, les autres disent domestique, est devenu le crieur obligé de toutes les oppositions stériles et enrouées.

Goluchowski et les comtes galiciens, qui croyaient ne s'être donné qu'un repoussoir nécessaire en permettant à ce brave homme de jouer à la démocratie,

ne songeaient pas au danger qu'il y a à jouer même avec ces vieilles allumettes-là.

Je dois vous dire préalablement que Smolka avait à relever dans l'opinion publique la réputation de sa *société démocratique*, presque coulée à fond par l'incident suivant :

Dans la réunion qui devait décider de l'envol d'une *délégation populaire* à la fête de Rapperswyl, un diable de vieillard de 90 ans, le citoyen Malisz, prit la parole pour déclarer que les cent et quelques auditeurs ordinaires de MM. Szmitt et Smolka ne représentaient qu'eux-mêmes; que, puisqu'il s'agissait de députation populaire, c'était bien le moins que l'on convoquât tout le peuple de Lwow, qui élirait ses délégués. Les démocrates ordinaires et patentés de crier bien naturellement que c'était quelque mieroslavien aposté pour troubler la démocratie légale et la brouiller avec le gouverneur, l'empereur et la Providence. Smolka eut le malheur commun à tous les coureurs de popularité, de promettre en secret à Malisz ce qu'il était obligé de condamner en public; si bien que, lorsque le gouverneur interdit le grand meeting populaire auquel se préparait toute la ville, tous les anathèmes de cette déception retombèrent sur le bonhomme Smolka. Sa société démocratique, professeur et président y compris, ne valaient plus deux fenigs dans aucune brasserie de la ville.

A l'ouverture de la diète provinciale, triomphe complet du gouverneur et des comtes galiciens. Ils en avaient assez de leur repoussoir démocratique, et comptant avoir enterré Szmitt, Smolka et Ce avec toute espèce d'agitation, le gouverneur fit dans son discours d'ouverture le tableau le plus flatteur de l'unanimité des représentants de la province, dans leur admiration pour la Constitution de Décembre et l'empire tel que l'avait fait Sadowa. Mais ne voilà-t-il pas que le concert d'applaudissements dont se croyait payée l'éloquence *loyaliste* du gouverneur, est troublée par deux propositions malsonnantes : l'une de Zyblikiewicz, à l'eau de rose; l'autre du bonhomme Smolka, à l'eau forte. Impatient de se relever de l'anathème populaire, qui lui attribuait la dissolution du grand meeting dont je viens de parler, Smolka ne demande rien de moins qu'une autonomie absolue pour la Galicie, *comme pour la Hongrie*, et le rappel des députés polonais du Reichsrath! Vous pensez bien qu'une pareille énormité n'avait aucune chance de succès parmi nos satisfaits galiciens, mais le coup était porté et le bonhomme remonta immédiatement au faîte de la popularité, comme la liqueur d'un thermomètre passant subitement d'une glacière dans l'eau bouillante.

Le lendemain de cette motion foudroyante, résurrection de la *société démocratique*, ovations aux flambeaux pour son président, dîners internationaux en l'honneur du premier Tschèque que la foule pêcha dans un café (c'était un méchant bureaucrate en congé); échanges pétillants de télégrammes avec Prague, Pesth et tous les peuples autonomisés par l'épée sadovienne et libératrice de Benedeck. Je ne sais qui, des mieroslaviens ou de la cour du gouverneur se trouvèrent plus aplatis de ce coup de tonnerre. Jamais peut-être le grand galicien Sobieski ne fut fêté avec plus d'enthousiasme dans la ville de Lwow, au retour de ses campagnes contre les mécréants, que le grand galicien Smolka, après cette motion sans tête ni queue, puisqu'il savait bien, le bonhomme, qu'elle ne pouvait aboutir à rien dans la disposition actuelle des esprits et des circonstances.

Je me trompe; cette motion fantastique aboutit naturellement à relever la caste des popes *saint-iouriens*, que certains ethnographes moscovites appelent la nation *russienne*, et qui, pour n'être d'aucune nation connue, n'en est pas moins très-gênante par le temps de propagande russe qui empeste l'air. Les popes et leurs petits, très-nombreux du reste, se mettent de nouveau, eux aussi, à réclaclamer leur *autonomie*, derrière la motion Smolka. Je ne vois pas qui est-ce qui la leur conteste, cette autonomie de barbe longue et de lithurgie slave?

Cependant l'oligarchie galicienne et son gouverneur ne pouvaient pas rester sous le coup des triomphes du perfide tribun. Il fallait inventer bien vite quelque chose de plus épicé encore que le *congrès européen* de Rapperswyl et que l'autonomie du royaume de Halicz et Wlodomérie, pour rallier à soi les aspirations patriotiques de la Pologne autrichienne.

De plus fort en plus fort, les *goluchochiens* imaginent alors une marche triomphale de l'empereur libérateur à travers la Galicie, avec le triple des lampions et pétards brûlés pour Smolka — une ovation aussi splendide peut-être que celle que les jésuites de Cracovie et de Lwow avaient déjà préparée en vain, en 1863, pour Langiewicz ramenant l'insurrection, sans armes, mais avec force bagages, à l'internement autrichien.

M. Goluchowski vole à Vienne, et en revient tout rayonnant de consolation et d'orgueil. L'empereur et sa vraiment gentille épouse (voyageant en Suisse, elle a eu le tact de refuser l'aumône au sempiternel comte Plater, ce dont tous les démocrates polonais la remercient courtoisement et sincèrement), l'empereur et sa gentille épouse, dis-je, vont donc éclairer des rayons de leurs diadèmes les sombres ossuaires de Tarnow, Gdow, Podgorze..... redresser d'un geste les ossements des victimes de Metternich, Benedeck et Szela...

Je regrette bien d'avoir dépensé tant d'enthousiasme à vous dépeindre le retentissement du triomphe de M. Plater à Rapperswyl, puis de Smolka à Lwow, car je ne sais plus du tout quel style employer pour rendre compte de l'ivresse dont furent saisis cinq millions de Polonais, de Biala à Brody et de la Vistule aux Carpates, à la nouvelle de cette descente imminente du Christ-Empereur dans leur purgatoire. A la gracieuse et curieuse demande de l'impératrice, tous les costumes pittoresques des paysans de la haute Vistule et des Carpathes secouaient déjà leur boue et leur poussière; mais c'est surtout les kontusz, les sabres courbes et les konfédératka des gentilshommes qui se pâmaient d'impatience et de plaisir. On parlait de nobiliser d'un seul coup tous les Allemands et tous les Juifs de la Galicie, pour multiplier l'effet de ce fier vêtement. Des gardes d'honneur s'organisaient de toutes parts en uniforme à crédit et sur des chevaux de louage. Les plus ingambes de la *société démocratique* s'en disputaient les rangs avec une jalouse fureur, tandis qu'à la diète, leur président lésinait à l'empereur les lampions.

Les grands noms morts de la Pologne démembrée se partageaient déjà les stations de la procession impériale. Le *comte* Adam Potocki devait recevoir les illustres visiteurs dans son château de Krzeszowice; le *prince* Sanguszko, à Tarnow; le *comte* Alfred Potocki, à Lançut, et puis de nouveau alternant, le *prince* Sapieha, à Lwow, etc., etc. L'on racontait des choses des mille et une nuits sur les splendeurs qui attendaient Leurs Majestés à travers les populations en délire; quelque chose de plus grandiose, de plus féerique encore que les décorations en sapin badigeonné, dont Potemkin éblouit sa chaste Catherine pendant son pèlerinage triomphal en Tauride. Ce que je ne comprends pas bien, c'est que cette hospitalité galicienne devait se solder avec 30,000 florins, mettons 60,000 francs, votés d'acclamation par la diète de Lwow qu'emportait le délire de sa munificence. Voilà des merveilles qui n'auraient pas coûté cher, et pourtant il se trouva une quinzaine de pingres, comme Leszek Borkowski et Smolka, bien entendu, qui trouvèrent que c'étaient des florins jetés par la fenêtre, dans un pays où, grâce à la fiscalité éclairée et paternelle des Habsbourgs, les cinq sixièmes de la population rurale se tordent pendant la moitié de l'année dans les rages de la faim.

Mais ce qui surtout montait à ce diapason l'orgueil patriotique des Galiciens, c'était la réception simultanée et comparative de l'accueil qui attendait un autre empereur de Pologne à Varsovie. Ici tous les cœurs et tous les lampions des Polonais, flamboyant jusqu'au ciel, aux frais des patriotes, pour un monarque magnanime et bon enfant; là-bas, pour cortége et garde d'honneur, à son copartageur de la Pologne, de muettes potences éclairées au suif de pendus par la police et les tschinowniks...

Dans la conviction de nos hommes politiques, rien que ce contraste symbolique devait enfin éclairer tous les cabinets de l'Europe sur les véritables vœux de la Pologne, chasser les cosaques de Varsovie et y porter l'empereur-roi sur les épaules de 20 millions de Polonais « Sont-ce vos insurrections qui obtiendraient un pareil résultat *pratique* ? » — entendais-je murmurer de toutes parts à mes oreilles, avec une amère ironie.

Mais c'est précisément ce contraste déloyal entre les deux compagnons de partage, qui empêcha le plus faible de s'en prévaloir. — L'ambassadeur de Russie à Vienne déclara aux ministres cis-leithaniens que si Sa Majesté Apostolique s'avisait de répondre à l'appel des brouillons polonais de son empire, elle aurait bientôt à en subir toutes les conséquences. Peut-être la lésinerie décorative de la diète provinciale et les indiscrètes motions du parti Zyblikiewicz, sans parler de celle de Smolka, sont-elles pour quelque chose dans la révocation de la visite impériale, mais il est plus que certain que la cause principale de cet immense désastre pour la Pologne gît dans le rappel de François-Joseph à la solidarité de partage et de dépouilles, qui le lie au czar et au roi de Prusse.

Quel malheur! quelle catastrophe irréparable! que François-Joseph et son épouse ne soient pas venus voir danser la cracovienne et la kolomyika, ni se faire couronner roi de Halicz et Vlodomérie sur les hauteurs d'où les obus de Hammerstein illuminèrent *à giorno* les ruines de Lwow en 1848... Tous nos hommes politiques sont consternés. Les loyaux Galiciens en pleurent des larmes de rage. Le superbe Goluchowski, ne pouvant digérer un pareil affront, a donné sa démission, d'aucuns disent pour être envoyé bientôt comme ambassadeur à Rome... ou à St-Pétersbourg. Les pessimistes vont jusqu'à lui prédire pour successeur à Lwow l'allemand Possinger(1). Si l'anonyme ne me couvrait pas contre la lapidation des démocrates légaux de Szmitt et Smolka, je n'oserais pas vous avouer que les démocrates non autorisés, dont je fais partie, ne verraient aucun mal à ce changement. L'oppression d'un gredin d'Allemand, est sort de vaincu et n'humilie pas; mais subir les sottises, les affronts, les avanies d'un mandarin de sa propre nation, c'est, à mon avis, la chose la plus douloureuse et la plus honteuse pour un Polonais qui se sent encore quelques gouttes de sang dans les veines. Au même point de vue, tandis que les comtes, jésuites et niais d'un bout à l'autre de la Galicie, échangent leurs habits de fête contre le cilice des lamentations; nous autres, démocrates sans patente, nous remercions François-Joseph de nous avoir sauvé d'une honte et d'un ridicule nouveaux, comme vous devez remercier son épouse d'avoir donné une leçon de dignité dans l'exil, à votre frère-quêteur, Plater. Oui! nous sommes heureux de ne pas avoir vu prostituer, à un copartageur de la Pologne, des flambeaux qui ne doivent luire que sur l'autonome et irrévocable victoire du peuple polonais.

Nos yeux, déjà assombris de tant d'humiliations, n'auront pas à se fermer tout à fait devant les parades d'arlequins, attachant les vieux sabres des sauveurs de Vienne aux portières du carrosse du vaincu de Sadowa. Les égorgés de 1846 ne frémiront pas dans leurs fosses, au passage de ce cortége sacrilége; les décombres du bombardement de 1848 ne trembleront pas sous les maisons nouvelles qui les couvrent. Si ce sont cette crainte et cette pudeur qui ont empêché François-Joseph de venir insulter à notre asservissement, les plus farouches démocrates polonais ne sauraient lui refuser toute estime.

(1) Le télégraphe a confirmé cette prévision. (**La Réd.**)

Pour la Rédaction : A. Szczesnowicz,
Ch. Brazewicz.

Genève — Impr. Pfeffer & Puky.